

Claude Ollier

L'Échec de Nolan



Extrait de la publication

L'Échec de Nolan

DU MÊME AUTEUR

Le Jeu d'enfant

LA MISE EN SCÈNE (GF Flammarion).
LE MAINTIEN DE L'ORDRE (Flammarion).
ÉTÉ INDIEN (Flammarion).
L'ÉCHEC DE NOLAN (P.O.L.).
LA VIE SUR EPSILON (Flammarion).
ENIGMA (P.O.L.).
OUR OU VINGT ANS APRÈS (P.O.L.).
FUZZY SETS (P.O.L.).

MARRAKCH MEDINE (Flammarion).
MON DOUBLE À MALACCA (Flammarion).
UNE HISTOIRE ILLISIBLE (Flammarion).

OBSCURATION (DÉCONNECTION) (P.O.L.).
FEUILLETON (Julliard).
TRUQUAGE EN AMONT (Flammarion).

OUTBACK OU L'ARRIÈRE-MONDE (P.O.L.).
ABERRATION (P.O.L.).
MISSING (P.O.L.).

WANDERLUST ET LES OXYCÈDRES (P.O.L.).
PRÉHISTOIRE (P.O.L.).
QATASTROPHE (P.O.L.).

NAVETTES (P.O.L.).
NÉBULES (Flammarion).
NIELLURES (P.O.L.).
SOUVENIRS ÉCRAN (Cahiers du Cinéma-Gallimard).
CITÉ DE MÉMOIRE, entretiens avec Alexis Pelletier (P.O.L.).

CAHIERS D'ÉCOLIER (1950-1960) (Flammarion).
FABLES SOUS RÊVE (1960-1970) (Flammarion).
LES LIENS D'ESPACE (1970-1980) (Flammarion).
RÉMINISCENCE (1980-1990) (P.O.L.)

LA RELÈVE, dessins de Matta (*Insolations* n° 2, Fata Morgana).
RÉSEAU DE BLETZ RHIZOMES, gravures de Bernard Dufour (Fata Morgana).
LUBERON, gravures de Claude Garanjour (Manus Presse).
LES PREUVES ÉCRITES, estampes de René Bonargent (Indifférences).
L'AILLEURS LE SOIR, bois de Catherine Marchadour (Colorature).
MESURES DE NUIT, empreintes de Claude Garanjour (La Sétérée).
DU FOND DES ÂGES, eaux-fortes de François Fiedler (Maeght).
EPSILON, encres de Claude Garanjour.
LE SYCOMORE, collages de Claude Garanjour.
CAHIER AUSTRAL, encres de Claude Garanjour.
QUARTZ, gravures d'Éliane Kirscher.
LAPIDAIRE, peintures et collages de Jean-Pierre Thomas.
FLEUR FUSÉE, texte et photographies de Claude Ollier, collages de Claude Garanjour.

Claude Ollier

L'Échec de Nolan

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-84682-015-5

www.pol-editeur.fr

RAPPORT N° 1

Ici, le soir, la lumière pâlit, pâlit, s'efface sur l'eau grise à peine agitée du fjord, graduellement entre les rochers à la surface du sable gris, sur les galets, pâlit, sur l'écorce mate des bouleaux, s'efface entre les fûts blancs parallèles des bouleaux, pâlit encore, s'efface encore à peine, et le temps du pâlissement s'achève, l'effacement se résorbe, un demi-jour persiste, une lueur blanche inchangée au-dessus de l'eau, des pierres, des planches peintes et des rondins, une pellicule décolorée ternit toute matière, ce soir encore il n'y a pas de nuit, pas de pénombre sur la mer, sur le rivage où la blancheur se fige, dans quelques heures la clarté s'avivera, demain, graduellement jusqu'au grand jour demain matin sur l'archipel, sur la presqu'île et la forêt clairsemée où durant quelques heures le faux jour persiste, cette lueur en suspens, mate, dans le lointain sur la route de Suède une camionnette allume ses lanternes, marque d'un repère brillant le passage d'un jour à l'autre, la venue imperceptible du lendemain.

Minuit. Madame Jorgensen entrebâille sa porte, descend les marches du perron, sécateur à la main, s'achemine à pas menus entre les feuillages bleutés, les touffes roses et mauves de son jardin japonais.

Dans le living-room, l'ampoule au plafond est restée allumée, si pâle qu'elle tranche à peine sur la clarté du dehors, le reflet doré d'un cuivre la signalant seul au regard, tandis que la voix unie, monocorde bien qu'insistante, insinuante, déplacée même, cerne d'accents mouvants, inopportuns, les instants sans contours de l'heure ni diurne ni nocturne, seulement incluse, intercalée entre le jour sans ombre et la nuit sans ombre.

– Vous qui avez été...

Intercalée entre un scintillement, une ternissure, le scintillement encore d'un unique jour ouaté, nordique.

– Vous qui avez été – qui êtes toujours – le seul témoin du drame... Vous qui étiez dans l'appareil, n'est-ce pas...? Qui avez été – qui êtes toujours – le seul survivant du drame...

Jorgensen écoute, attentif, mais comme importuné, ou intimidé. Garde le silence. Ne sait que dire peut-être, hésite... Aussi n'est-ce pas de cette façon qu'il faut commencer, sans doute, mais s'y prendre autrement, engager différemment le dialogue – quand il sera là tout à l'heure, pour de bon.

Sa femme, en attendant, fait le tour des minuscules plates-bandes, les graviers des allées déclives crissent sous ses pas, de temps à autre s'inscrivent dans le cadre de la fenêtre son profil poupin et ses mèches blanches, et les deux bigoudis en travers de son front.

Sa fille lisait, assise en tailleur sur un rocher tout au bas de la pente, de temps en temps quittait des yeux le livre posé sur ses genoux, suivait le brisement d'une vague, puis le reflux, sur les galets, de l'eau à qui la stabilisation durable de l'intensité lumineuse semblait restituer une part sensible d'inertie, et c'était, vite absorbé par le sable gris, comme un surplus de liquide glissant subrepticement hors de la parfaite fixité des lieux.

Puis tout redevenait immobile, jusqu'au prochain frôlement des doigts.

Silencieux – jusqu'au froissement des pages.

Il était parti surveiller un chargement de bois, en automobile de l'autre côté du fjord, rive norvégienne elle aussi, mais la frontière coupant le fond du fjord scinde de pointillés nord-sud deux promontoires boisés, toute une série de promontoires peut-être : se rendre de l'un à l'autre oblige à changer de pays, à franchir à l'aller par deux fois la ligne, et par deux fois au retour, à emprunter – selon la nationalité du code – tantôt la partie gauche, tantôt la partie droite de la chaussée, à passer à quatre reprises les chicanes symétriques dans la forêt déserte, non gardées, chacune déterminant une inversion complète des règles du roulage, du doublage et des priorités, mais ces manœuvres, le temps aidant, sont devenues machinales.

Et Jorgensen, prudent, s'en est toujours sorti indemne.

– Vous ne l'avez pas connu, bien sûr. Mais vous l'avez sans doute aperçu dans l'avion, vous devez vous souvenir... Peut-être même lui avez-vous parlé? Ou seulement avez-vous échangé un regard?

Non : exposer plus nettement le but de la visite, faire état d'emblée de cette incertitude, de cette marge trop grande d'incertitude qui a conduit à décider l'enquête.

Car il eût suffi d'un seul détail précis pour la rendre inutile, une preuve, ce témoignage sans réplique qui fait toujours défaut pour conclure et classer le dossier – pour conclure en toute conscience, une bonne fois pour toutes :

Accident, accident, accident...

Ou, sinon, pour conclure : alors Nolan, ce jour-là, soudain, à mi-parcours entre mer et nuages, comme l'appareil soudain, ce matin-là, à égale distance des rivages, isolé en un point non défini du ciel, lancé à sa plus grande vitesse dans l'espace courbe inorienté (mais tout est calculé, minuté), volant horizontal entre deux déploiements de vagues, deux vallonnements irréguliers, gris argent, gris perlé, glissant sans heurt dans l'air raréfié, invisible, comme dans le vide entre deux couches d'air

qu'il effleurerait de l'aile, gaz incolore happé, brassé dans les conduits spiraloïdes des moteurs, rejeté, expulsion lointaine, sifflante, vibrante fuyant en poupe, continûment dépassée, sans cesse à l'arrière stridente modulée, canalisée, le bruit d'une durée souple, étirable, dans la nébulosité sous le soleil vertical étirée, flexible, immesurable (mais tout est enregistré, contrôlé, corrigé), ce jour alors, sur le midi, comme Nolan, seul encore, à mi-distance du but revoyant, réentendant, se souvenant, Nolan à mi-parcours entre ciel et mer recomposant, retrouvant les visages, seul à nouveau rêvant, mêlant les signes et les paroles, revivant, soudain Nolan, victime...

À mi-parcours, roulant sur le côté gauche dans la forêt suédoise près du carrefour où la cafétéria en bois se dresse, récente, sous la clarté blafarde, flanquée du mât à l'odeur fraîche de résine en haut duquel quantité de fanions s'agitent, Jorgensen, civil, à la vitesse limite autorisée par les signaux se hâte vers son home au volant de sa Volga, une main sur la barre transversale contrôlant seule la direction, l'autre tapotant la vitre, mais aucun obstacle n'est en vue, aucun danger ne menace, la route en terre est égale, peu fréquentée, rectiligne jusqu'à la chicane, jusqu'au pays natal et à l'immédiat retour au côté droit, patriotique.

Sous la même clarté blanche, spectrale, comme son père, au même moment peut-être, symboliquement allume ses lanternes, marquant d'un repère brillant le transfert d'un jour à l'autre, la translation imperceptible de la nuit, Astrid de ses longs doigts tourne une nouvelle page, quitte un instant des yeux l'ouvrage posé sur ses genoux – les vocables rudes du terroir, les phrases archaïsantes de son roman d'amour en néo-norvégien.

Et tandis que le profil de sa mère, passant et repassant au hasard des tailles, obture une nouvelle fois le rectangle mauve dans le crissement des pierres et le cliquetis du sécateur, sous la lueur pâle du plafonnier, superflue, dans l'angle près du poêle

ancestral, la même voix sans timbre, comme issue du pavillon fêlé d'un phonographe à cylindre, reprend, inlassable, s'obstine :

– Mais votre sentiment ? Votre conviction profonde ? Vous qui avez eu loisir, depuis l'envol, d'observer, d'écouter, tout le temps du vol... D'enregistrer, de retenir... Jusqu'à l'instant fatal. D'être alerté...

Non. Un non formel : seuls comptent les faits. Que le témoin fortuit les énumère, les circonstances annexes ne doivent en rien l'influencer ; l'enchaînement des causes et des effets – des effets et des causes ? – doit même lui échapper, sous peine de le voir trop hâtivement conclure à son tour, induire, déduire, réduire, supputer, imputer, inférer à plaisir, par jeu – pour sacrifier lui aussi à cette manie.

Il vaut donc mieux revenir à la première idée, mais se faire plus strict, plus pratique, cet essai sera peut-être le dernier :

– Votre nom était dans tous les journaux. C'est la Compagnie d'aviation qui nous a communiqué votre adresse. Nous avons su par le Consul que vous aviez regagné votre patrie, votre foyer... Retrouvé les vôtres, votre femme, votre fille...

Ici, dans ce hameau de Nö isolé à l'extrémité de la presque-île au point le plus septentrional de la province, sous le Cercle déjà, mais la proximité de l'océan tempère le climat, le gel n'est jamais rigoureux, et la forêt subsiste un peu partout en lisière du rivage, moins dense qu'au sud, bien sûr, plus pauvre, mais on est loin encore de la toundra. C'est un paysage très vert, morcelé, de nombreuses îles au large rompent la continuité de l'horizon, laissant imaginer d'autres terres au-delà des passes et des détroits, d'autres hameaux portuaires à l'unique jetée sur pilotis le long de laquelle accostent les caboteurs, les canots à moteur desservant les agglomérations de l'archipel, celles du continent, tous les villages le long des fjords, tous les hameaux de la presque-île jusqu'à celui, tout à l'extrémité, de Nö.

Isolé en bout de phrase.

Dès le début du paragraphe suivant (la fin du précédent le laissait entendre), une altération minimale s'opère, un ébranlement qu'un carillon lointain déclencherait, grêle, répartition nouvelle aux angles et le long des parois, chancellement d'une ligne, rétrécissement, élongation sensible des distances, substitution ici, occultation lente, surgissement là, raclement d'un pied de chaise sur le parquet, un heurt, le frôlement d'un soulier sur les dalles, sur la haute laine du tapis, le double cliquettement du pêne quand la porte qui vient de se refermer s'ouvre de nouveau puis se referme, s'ouvre et se referme, nouveau cliquetis, s'ouvre, un vacillement, se referme, passage d'une ombre sur le mur, sur les sous-verres échelonnés le long du mur, se referme, éclipse du profil sur le quadrilatère mauve, un sourire, glissement d'une silhouette voûtée dans le vrombissement dernier, différé, d'un moteur qui hoquette, là-bas la tête blonde se dresse en limite du rectangle vert derrière l'ovale de granit, crissement des cailloux sur l'allée carrossable, avertissement bref, les doigts se crispent, froissement des feuilles, une syllabe, un rire de l'autre côté du fjord, un toussotement sur la rive étrangère, l'eau ruisselle et les galets, les doigts lissent les pages, repassent, s'entrouvrent, les lèvres, se referment, l'eau, la pointe de la langue et le sourire, un cri, un regard gris clair sous un front ridé.

Jorgensen est là.

Depuis que la lente dégradation de la lumière a pris fin et qu'un éclaircissement homogène s'est en tout point établi et persiste, inchangé, donnant à penser par moments, tant le phénomène déconcerte le nouveau venu, qu'une infime réintensification de la clarté se matérialise par mouvement rétrograde sur le temps inversé, dérobé; depuis, donc, que la suspension générale du phénomène lumineux dans sa mobilité séculaire s'est avérée, tant entre les fûts des arbres qu'à la surface de

l'eau, sur le pourtour des roches, entre les grains de sable et les rondins, l'environnement des feuilles, des gouttes, des galets, des îles à l'horizon, entre les promontoires, les rives et les patries adverses sur la frontière en pointillés, entre les flèches des chicanes, les dents et les paupières, depuis lors la voix s'est maintenue, égale, jamais forcée, des mots simples, faciles à entendre, communs – pour que la communication s'établisse, ait toutes les chances de s'établir au moment voulu, sur la phrase voulue, stricte, pratique – cet essai est le bon.

Jorgensen est là, calé dans la bergère, pipe à la bouche. Il ne parle pas français. L'anglais est adopté. Délibération brève : aucune objection – c'était d'ailleurs la seule solution.

Il prononce bien les *r*, les *th*, son phrasé est plaisant, coulant, mais le son des voyelles approximatif. Chez son interlocuteur, à l'inverse, des voyelles justes, mais un *th* trop rude, emprunté, des *r* roulés comme ceux des paysans du centre, et un débit confus, des hésitations, des arrêts intempestifs. Dans le champ du vocabulaire, d'importantes lacunes ici et là, mais une commune faculté à y remédier sans vergogne par l'emploi de périphrases équivalentes, ou supposées telles. Quant à la syntaxe, un certain don aussi, de part et d'autre, pour tourner les obstacles et glisser sur les imperfections.

Finalement, une assez bonne entente mutuelle, dans un tiers langage également défectueux qu'un pratiquant de naissance éprouverait beaucoup de peine à suivre.

Il ne s'est pas tellement étonné au début. Peut-être la double randonnée mi-diurne mi-nocturne, fastidieuse – ce surcroît de labeur à une heure indue – l'avait-elle, le tenant en éveil, préparé à toute éventualité. Peut-être est-ce dans son caractère d'accueillir sans phrase l'événement imprévu... Il s'est montré cordial en tout cas, nullement interloqué, peut-être heureux, au fond, de rencontrer quelqu'un à qui parler.

D'entendre une voix qui rompe le silence de la nuit fausse et du faux jour, la monochromie des panneaux blanc sur blanc tendus entre ciel et mer à perte de vue, qu'un projecteur d'appoint viendrait par surprise éclairer, bleuâtre, de biais au ras du sol, leur insolite détournant l'attention figée, muette, et par-delà l'immuable été arctique (depuis quand durait-il, et l'aujourd'hui arctique, où hier et demain s'échangent ?) mobilisant des sonorités en chaîne, des vocables depuis peu associés dans un ordre nouveau : Presse, Compagnie, Consul, Nom, Adresse, Retour – schéma répétitif, à n'en point douter, car Jorgensen a dû affronter plus d'un correspondant local à l'entregent circonspect, à l'entrée en matière imperturbablement classique : « Le bruit de la catastrophe est parvenu jusqu'à nous. Ce serait assurément pour nos lecteurs... » etc. Et chaque fois la mécanique du rappel a reconstitué dans son oreille le vacarme caractéristique, devant ses yeux le chavirement, sous sa main la courbure du métal déroché par la chute, un peu plus tard le contact humide sous ses doigts, alors qu'évanoui lui aussi, probablement, déjà par le milieu du fleuve...

Ou bien ces sensations affluent toutes ensemble au simple énoncé du mot de passe, déclenchant la reprise du récit – deux points inscrits entre les lignes horizontales avant la barre de mesure, renvoyant à un signe antérieur, symétrique.

Aussi, sans se faire prier, s'est-il mis à développer ce thème : « Un drame affreux... Je... Oui, seul rescapé... Voyons les circonstances. »

Non : auparavant, il s'enquiert des conditions pratiques du voyage : cette fois-ci, l'honorable reporter nous vient de l'étranger, comment a-t-il...? Non? Pas reporter? Ah!... De toute façon, il n'a pu qu'emprunter, sur la fin du parcours, la ligne commune à tout mortel désirant survoler ces latitudes : Vlönjheim, Skyrk, Mö... Les liaisons aériennes sont très au

point de nos jours, laissons le bateau aux touristes. Mais depuis Mö? Un taxi?... Pourquoi pas la navette desservant l'autre fjord au sud de la presqu'île? Un retard de la correspondance à Mö?... Un taxi donc, tournant le fjord méridional. Ainsi, chacun d'eux, cette nuit (cette nuit où dehors il fait jour) a franchi par deux fois la frontière en voiture, parcouru sur les derniers milles le même tronçon d'itinéraire est-ouest, ce cul-de-sac en forêt, rectiligne depuis la cafétéria à la jonction des deux routes suédoises, de sorte que pour un observateur idéal posté au point crucial dudit tronçon, l'ordre des passages s'établissait comme suit : d'abord, la Volga de Jorgensen fonçant en toute légalité vers le carrefour, puis obliquant à gauche en direction du promontoire septentrional où le bateau complète son chargement. Puis le taxi – une Moskvitch de l'an passé – abordant la jonction par le sud et filant en sens inverse en direction du hameau que Jorgensen vient de quitter. Ensuite, la même Moskvitch, vide de son passager, rebroussant chemin vers la cafétéria sur les traces fraîchement laissées par la Volga. Cette dernière enfin, rebroussant chemin vers le hameau sur les traces plus anciennes laissées par la Moskvitch en son trajet aller. Tel est l'ordre le plus probable. Le seul autre arrangement plausible découlerait de l'hypothèse où les deux machines de fabrication soviétique se seraient croisées sur le tronçon commun, celle de Jorgensen quittant Nö, celle de son hôte l'atteignant. Avec, pour hypothèse seconde (combien peu de chances?), le cas extrême où elles se seraient croisées à l'endroit même du tourniquet frontalier ; mais alors, l'un ou l'autre occupant se souviendrait de la rencontre – celui qui conduisait, plus vraisemblablement, car il y a gros à parier que l'autre, affalé à l'arrière du taxi, avait depuis longtemps succombé au sommeil (quant au chauffeur de la voiture de louage, son témoignage importe peu).

C'est peut-être à cette éventualité-limite que réfléchit actuellement Jorgensen, esprit précis, méticuleux, sensible aux

coïncidences comme tous les Nordiques – ou alors incroyablement distrait. Car son silence se prolonge... Surveillerait-il sa fille, par la fenêtre qu'aucun rideau ne masque, Sigrid qui tout au bas de la pente, accroupie sur le gros rocher ovoïde tour à tour relié à la terre ferme et cerné d'écume, continue d'effeuiller les pages du recueil folklorique qui sans conteste la captive? (Surveillerait-il ses lectures?)

Mais le voici qui parle de nouveau, s'enquiert des conditions de l'attente.

L'attente fut occupée à faire le tour du cap à pied, par les grèves rocailleuses et les sous-bois remplis de fraises sauvages et de framboises, et ce jusqu'à la minuit (dehors, il faisait jour), heure prévue pour le retour de l'absent – selon la maîtresse de maison, qui, toute ardeur et amour des plantes, sarclait déjà la terre meuble autour des cactées sphériques à belles fleurs jaunes (et déjà Ragnfrid, plongée dans sa lecture...). Prévision un peu courte, il est vrai, mais tout est bien qui finit bien. Quant à l'inexistence de tout hôtel ou pension, le visiteur étranger ne pouvait pas savoir, n'est-ce pas? Mais cet état de choses ne cause aucun embarras : le chalet est vaste, conçu en fonction des haltes inopinées et des nécessités de l'hébergement. Tout voyageur, fût-il tombé du ciel, est le bienvenu.

Jorgensen laisse sa pipe s'éteindre. Sur un signe convenu, sa femme dispose deux godets de merisier sur une petite table en chêne dont les roulettes de bois grincent sur le plancher entre les parois de rondins de la maison forestière édifiée en lisière de la futaie.

Édifiée, comme les rares demeures avoisinantes, dans des sortes de clairières, ou d'échancrures, pratiquées sur une mince bande de terrain vierge entre les rochers et les fourrés herbeux, tramés de ronces et d'orties, boueux, par endroits impénétrables, dégouttant de l'eau des dernières pluies, sous la lune pâle entre les frondaisons dissemblables des trois arbres échelonnés à des

millions d'exemplaires tout le long de la côte, d'un bout à l'autre du pays, des deux pays continûment accolés du nord au sud de l'immense péninsule, pin, bouleau, épicéa, trinité scandinave abritant les fougères, les fraisiers, les framboisiers couverts de baies violines, cramoisies, douces à la langue, veloutées, avant que leur saveur ne pique le palais; sous les doigts, les petites boursouflures comme des capuches se détachent, la branche étirée se rabat, mouillant la paume de gouttelettes. Un coup de vent, et l'eau des feuilles secouées inonde le visage, la chevelure. Une mouette picore des coquillages sur un triangle d'algues, s'envole au bruit des pas, pousse un cri rauque de canard égaré. Une courte plage d'algues encore, un peu plus loin, juste avant l'alignement de récifs qui constitue tout à la fois le cap et son prolongement pointillé sur l'étendue océane, vaguement phosphorescente, comme éclairée d'en dessous à certaines phases des ondulations.

Il y a deux alignements en réalité, convergents, mais à marée haute le lieu de convergence échappe au regard. Peut-être à marée basse le promontoire s'allonge-t-il de plusieurs dizaines de mètres en direction de l'occident, en direction du continent nouveau qu'une découpure semblable signale tout à coup au regard, par une trouée des nuages, du haut de l'appareil lancé en droite ligne dans le ciel bleu – rivage gris, verdoyant, perspective attendue, brièvement entrevue, et de nouveau les nuages s'interposent, la côte disparaît, les îles, les rides à la surface de l'eau.

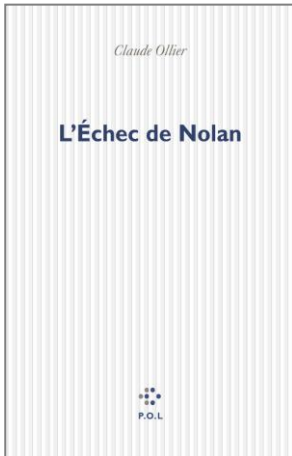
Glissant à la surface de l'eau, roide, sans un geste comme une silhouette de carton, un pêcheur en ciré et suroît jaune vif apparaît jusqu'à mi-corps entre deux plans rocheux – le premier, peu élevé, masquant la barque, le second procurant le fond sombre nécessaire à la mise en valeur de la tache claire qui traverse le champ et disparaît. L'homme n'a pas bougé. Sa main droite serrait la barre du gouvernail, la gauche le fourneau

d'une pipe sculptée. Il n'a pas tourné la tête; sans doute guettait-il les affleurements particulièrement dangereux à marée montante dans cette passe qu'il doit cependant connaître par cœur et pouvoir franchir à la rigueur les yeux fermés. Ou bien il s'était endormi... Un cri de mouette retentit, proche, puis son écho sur la barre rocheuse, rendant soudain sensible, par un réveil de l'ouïe, le martèlement du moteur en train de décroître, et qu'un élément plus frappant avait jusqu'alors relégué en sourdine – la tache jaune probablement. C'est l'enregistrement de ce bruit, différé, qui se dévide maintenant dans l'ordre chronologique – rappel ou reconstitution : le martèlement d'abord assourdi, difficile à localiser, brusquement renforcé quand la barque surgit et défile à découvert, de gauche à droite, brusquement assourdi de nouveau, mais désormais localisable, sa trajectoire connue, quand la barque s'efface et que s'égrènent les battements décroissants, en ce moment encore audibles, points de suspension dans une phase blanche de silence...

À l'origine du second alignement, juste avant le repli du rivage et l'amorce du sentier ramenant vers le hameau, se dressait un immense bloc de granit qui dominait les abords du cap et l'entrée des deux fjords, celui du nord s'évasant après un goulet si resserré que nul n'aurait soupçonné, croisant au large, l'ampleur de son extension à l'intérieur des terres, celui du sud plus conforme à l'idée courante de fjord : vallée en auge régulièrement creusée. Et l'on découvrirait aussi d'autres caps au nord, montagneux ceux-là, dégarnis d'arbres et peut-être même de toute végétation autre que lichens et mousse. Sur ces lointains horizons de grisaille, il semblait qu'une tache claire au sommet d'un pic fût de neige, mais un simple reflet sur le schiste ruisselant peut créer l'illusion, comme ce rivage peut créer celle d'une dentelure plane, frangée de lignes sinusoïdales démarquant les seuils de profondeur marine, tels que

Achévé d'imprimer en avril 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1864
N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : mai 2004

Imprimé en France



Claude Ollier
L'Échec de Nolan

Cette édition électronique du livre
L'Échec de Nolan de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 10 février 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782846820141)
Code Sodis : N45162 - ISBN : 9782818006825
Numéro d'édition : 2796